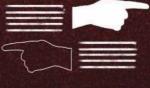
IIIIII ANNELISE HEURTIER IIIIII







RÉSERVÉ



COLORED PEOPLE

casterman
Extrait de la publication

## SWEET SIXTEEN

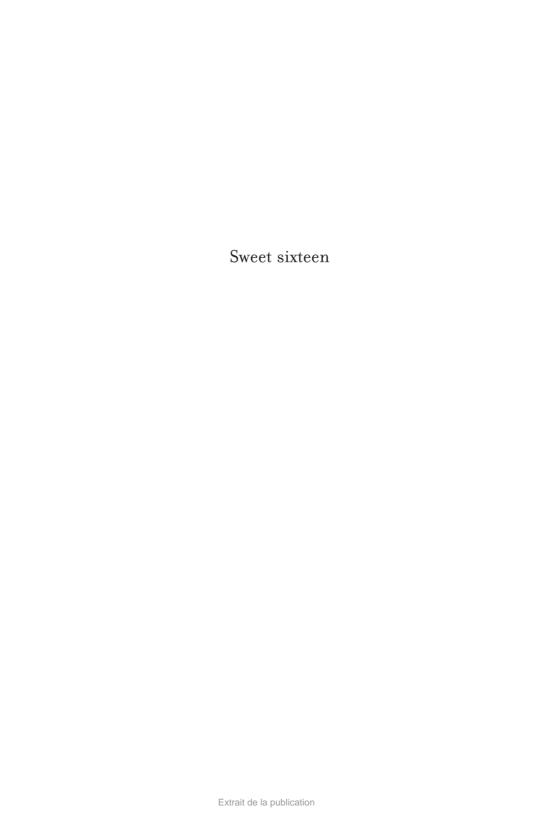
— Quand est-ce que tu avais prévu de nous en parler? As-tu
pensé aux conséquences de ta décision? As-tu seulement
compris que tu vas tous nous mettre en danger?
Molly était d'abord restée sans voix, la bouche ouverte,
hébétée.
— Un paquet de Noirs se sont fait lyncher, et pour moins

— Un p	paquet	de	Noirs	se	sont	tait	lyncher,	et	pour	moins
que ça,	ma pe	tite	fille! o	ινα	it hur	lé sa	mère.			

#### RENTRÉE 1957.

Le plus prestigieux lycée de l'Arkansas ouvre pour la première fois ses portes à des étudiants noirs. Ils sont neuf à tenter l'aventure. Ils sont deux mille cinq cents, prêts à tout pour les en empêcher.

Cette histoire est inspirée de faits réels



Aux « neuf de Little Rock », pour avoir cru que les choses pouvaient changer, À Brigitte, Aurélien et Christophe, pour leur gentillesse et leur professionnalisme, À Paul et Diane, qui me donnent envie d'avancer.

www.casterman.com

ISBN: 978-2-203-07560-3

N° d'édition : L.10EJDN001240.N001

© Casterman 2013

Achevé d'imprimer en février 2013, en Italie. Dépôt légal : avril 2013 ; D.2013/0053/77

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

### **ANNELISE HEURTIER**

# SWEET SIXTEIN

casterman

#### **AVANT-PROPOS**

Dans l'Amérique des années cinquante, la ségrégation fait rage. Dans les magasins, les administrations, les transports en commun, les jardins publics... tout est soigneusement pensé pour que les Blancs n'aient pas à « supporter » la présence des Noirs. Considérés comme des êtres inférieurs, on les dit sales, grossiers et vecteurs de maladies en tous genres. Pour la plupart des Blancs, il est tout simplement impensable de se baigner dans les mêmes piscines, d'utiliser les mêmes toilettes, d'entrer par la même porte ou d'être enterré dans le même cimetière.

Cependant, sous la pression d'organisations diverses, les temps commencent à changer. C'est ainsi qu'en mai 1954, la Cour suprême des États-Unis prend l'une des décisions les plus importantes de l'histoire sociale de son pays. Rendant inconstitutionnelle la ségrégation raciale dans les écoles publiques, l'arrêt « Brown versus Board of Education » remet en cause une règle vieille de quatre-vingts ans. La doctrine « séparés mais égaux » n'a plus lieu d'être dans l'éducation: désormais, les Noirs pourront bénéficier du même enseignement que les Blancs.

Si la décision est relativement bien accueillie dans le nord du pays, elle provoque l'indignation et la colère des États du Sud, de tradition ségrégationniste plus marquée. Le *Daily News* de Jackson (Mississippi) écrira d'ailleurs à ce propos: « Il se pourrait bien que le sang coule dans le Sud à cause de cette décision, mais ce sont les marches de marbre blanc du

bâtiment de la Cour suprême qui seront souillées. Mettre des enfants blancs et noirs dans les mêmes écoles mènera au métissage, le métissage mènera aux mariages mixtes, et les mariages mixtes mèneront à l'abâtardissement de la race humaine. »

C'est dans ce contexte d'opposition massive que le prestigieux Lycée central de Little Rock (Arkansas) décide néanmoins de s'engager dans le processus d'intégration. Après trois ans de travaux préparatoires, il aboutit à l'ouverture de l'établissement à neuf étudiants noirs, sélectionnés pour leur comportement et leur dossier scolaire. Neuf adolescents noirs qui devront étudier au milieu de deux mille cinq cents Blancs.

Constamment harcelés, humiliés, réellement mis en danger, ces jeunes âgés seulement de quatorze à dixsept ans (Ernest Green, Elizabeth Eckford, Jefferson Thomas, Terrence Roberts, Carlotta Walls, Minnijean Brown, Gloria Ray, Thelma Mothershed et Melba Pattillo) n'y resteront qu'une année. Une année d'une violence inouïe, qui nous fait mesurer le chemin qui a été parcouru depuis... et, surtout, le courage qu'il leur a fallu pour le tracer.

L'un des personnages centraux de ce roman, Molly Costello, est inspiré de celui de Melba Pattillo, dont l'incroyable témoignage peut être lu dans l'autobiographie Warriors don't Cry, a Searing Memoir of the Battle to Integrate Little Rock's Central High (Washington Square Press, 1994).

Si la plupart des événements et des personnalités mises en scène ici relèvent de la fiction, d'autres, quoique romancés, sont inspirés de faits avérés (notamment les épisodes de rentrée ou le tristement célèbre bol de chili renversé). Le but n'était pas d'écrire une leçon d'histoire, conforme en tous points à la réalité, mais de retranscrire la brutalité des jours que Melba Pattillo et ses huit autres camarades ont endurée au Lycée central. Puisqu'il s'agit avant tout d'une fiction, les noms des principaux protagonistes ont été changés.

Le «ping-pong» politico-judiciaire (jugements des différentes cours de justice, interventions du gouverneur Faubus et du président Eisenhower), certes simplifié et non exhaustif, est néanmoins réel.

#### Mai 1954

Ms Carter jeta un regard circulaire dans la classe. C'était une petite femme gironde, au regard clair et pénétrant, qui enseignait au lycée Horace-Mann depuis une dizaine d'années.

Elle demanda:

— Alors? Est-ce que l'un d'entre vous souhaite se porter volontaire?

Personne ne répondit. Une mouche entra par la fenêtre ouverte et fila droit sur le professeur, qui la chassa d'un mouvement de bras.

Après quelques secondes d'attente, Ms Carter rassembla les feuilles étalées devant elle et les classa dans une chemise de carton gris.

— Très bien. Alors passons à autre chose.

La mouche revint zigzaguer autour des cheveux du professeur, avant de se poser sur un coin de son bureau. C'est à ce moment-là que Molly Costello sentit son bras se lever. D'abord doucement, puis plus sûrement, jusqu'à ce qu'il atteigne sa position définitive, l'index pointé vers le plafond décrépi.

Ms Carter, occupée à distribuer des polycopiés, ne la repéra pas tout de suite. C'est Trevor Forman, un redoublant de treize ans, qui le lui fit remarquer:

— Hey, Molly, t'es cinglée ou tu veux juste signaler que le plafond est complètement pourri?

Quelques rires fusèrent et Ms Carter fit volteface, laissant tomber ses lunettes sur sa blouse amidonnée. Elle lança à la jeune fille un regard interrogateur:

- Oui, Molly? Que se passe-t-il?
- Je suis d'accord.
- D'accord pour quoi?
- Pour tenter l'expérience.

Ms Carter s'immobilisa. Les sourcils froncés, elle fixait Molly, qui eut du mal à interpréter son comportement. Surprise? Fierté? Inquiétude ou désapprobation?

— Tu en es bien sûre?

Molly hocha la tête, sous l'œil médusé de ses camarades. À ses côtés, son amie Suzanna chuchota:

— T'es pas sérieuse? Tu vas pas faire ça?

Molly haussa les épaules. Après tout, elle ne risquait pas grand-chose. Entre une décision de justice et la réalité, il y avait un monde à traverser.

Et puis, qui sait? Si jamais ça se produisait, c'était quand même un truc à ne pas laisser passer.



#### Été 1957

La voix de Johnny Mathis s'éteignit, et la chambre replongea dans une torpeur moite et silencieuse. C'était une après-midi sans brise, engourdissante, lente.

Brook Sanders se laissa mollement tomber à la renverse sur son lit:

— Ce type va me rendre dingue.

Elle leva un sourcil, qui prit la forme d'un accent circonflexe:

— Je suis sûre qu'il sent divinement bon. Quelque chose de distingué mais de très viril. Le genre de parfum que l'on porte à Paris, vous voyez?

Autour d'elle, ses trois amies sourirent.

Allongée sur le couvre-lit à fleurs, Grace Anderson, blonde et menue, s'imaginait le nez plongé dans le cou du chanteur, face à une horde de groupies hystériques de jalousie. Assise au bord du lit comme pour prendre le moins de place possible, Judy Griffin suivait des yeux les courbes du visage de Johnny Mathis, qui lui souriait sur la pochette du vinyle. Sa timidité et sa retenue naturelle l'empêchaient de le dire tout haut, mais, dans ses pensées, elle aussi se voyait embrasser furieusement le chanteur.

Quant à Dorothy Mitchell, fille du propriétaire de l'un des plus gros cabinets d'avocats de Little Rock, elle s'était arrêtée de feuilleter l'un des derniers numéros de Seventeen. Le rockingchair sur lequel elle s'était installée émettait un petit grincement cadencé, rassurant, à chacune de ses oscillations. Après avoir à son tour imaginé l'odeur animale de Johnny Mathis, elle reprit sa lecture au milieu d'un article qui promettait « un maquillage naturel en moins de huit minutes ».

Dans son ample jupe à crinoline, Grace paraissait encore plus mince qu'elle ne l'était déjà. Trop à son goût, en tout cas. Elle se trouvait une silhouette de gamine.

Les yeux brillants de malice, elle roula sur le côté, se retrouvant soudain face à Brook: — À côté du déhanché d'Elvis, avoue quand même que ton Johnny peut aller se rhabiller!

Dans son coin, Judy passa du blanc à l'écarlate. Quand elles s'en aperçurent, ses amies éclatèrent de rire. Grace leva les yeux au ciel:

Judy, mais quelle oie blanche tu fais!
Décoince-toi un peu, on est en 1957!

Elle saisit la jeune fille par le bras et l'entraîna au milieu de la chambre en fredonnant les paroles du dernier tube d'Elvis Presley:

> Baby let me be, your lovin' Teddy Bear Put a chain around my neck, and lead me anywhere

Grace trouvait la chose très distrayante. Elle déployait toute son énergie pour faire bouger Judy, qui observait ces gesticulations sans visiblement savoir que faire de son corps, le dos raide comme une falaise.

En guise de motivation, Grace se mit à chanter plus fort, avant de se lancer dans une imitation appuyée du chanteur:

> Oh let me beeeeee Your Teddy Beaaaaar

Brook était hilare. Essayant de retrouver son sérieux, elle se redressa:

— Chuut! Arrête, Grace! Si ma mère t'entend chanter Elvis, je te garantis que plus jamais tu ne passeras la porte de cette maison!

Judy profita de cette intervention pour retirer ses mains de celles de Grace. Chez elle, comme chez la plupart des jeunes filles de bonne famille, le chanteur était banni. Même la presse l'épinglait, dénonçant cette manière obscène qu'il avait de bouger. « S'il faisait cela dans la rue, il serait arrêté », avait-on pu lire dans *Times Magazine*, quelques semaines plus tôt.

Grace se tapota les joues, rougies par l'effort et la chaleur de ce début de mois d'août, avant d'ajouter:

— En tout cas, j'ai entendu dire qu'il allait donner un concert ici.

Brook se leva du lit:

— Tu es sûre? À Little Rock?

Grace opina du chef.

— Formelle. Je l'ai lu dans la *Presse de l'Arkansas*, il y a quelques semaines.

À l'évocation du journal, Brook, Dorothy et Judy se figèrent tout net. Elles fixaient leur amie comme si elle venait d'annoncer qu'elle allait se raser la tête.

La Presse de l'Arkansas ? Ce journal de nègres ?
Mais, Grace, comment diable...

Grace haussa les épaules:

— Rassure-toi, je n'ai jamais dépensé un cent pour ce torchon. C'est Minnie, ma bonne, qui m'a découpé l'article. Elle sait que j'adore... mmmh, *Pelvis*.

Grace décocha un regard moqueur à Judy, puis éclata de rire. La mettre mal à l'aise était presque trop facile.

Brook posa la main sur son cœur, sur la délicate petite broche d'émeraude et de rubis que sa mère lui avait offerte pour son quinzième anniversaire. Grace lorgnait dessus depuis qu'elle était arrivée.

— J'aime mieux ça. L'espace d'un instant, j'ai vraiment cru que tu avais perdu le sens commun. Quoi qu'il en soit, à ta place, je ne serais pas aussi sûre de moi. Ce journal est un ramassis d'idioties.

Dorothy, qui avait fermé son magazine, hochait ses boucles brunes. La *Presse de l'Arkansas* appartenait à Maxene Tate, une activiste noire récemment élue à la tête de la branche locale de la NAACP<sup>1</sup> et sérieusement décidée à faire avancer les droits de sa communauté.

— Mon père dit que cette Maxene est un danger pour la cohésion de l'État. Qu'on pourrait peutêtre même la poursuivre pour ça.

#### Brook renchérit:

- Tout à fait d'accord. Cette négresse est bonne
   à enfermer. Vous vous rappelez, il y a trois ans,
   après le jugement « Brown machintruc » ?
- Brown versus Board of Education of Topeka, précisa Dorothy, que l'ascendance rendait naturellement plus familière des choses de loi.

Les trois autres acquiescèrent. Cet arrêt de la Cour suprême des États-Unis, la plus haute juridiction du pays, avait provoqué un tel séisme qu'il était impossible de l'avoir oublié. Enfin, à part peut-être le nom.

Brook tourna son index sur sa tempe:

— Comme si les Noirs pouvaient fréquenter les mêmes lycées que nous! C'est à se tordre de rire.

Dorothy ajouta:

— Je ne comprends pas l'obstination de cette folle. Qui est-ce qu'elle croit convaincre? Toutes les études scientifiques démontrent que la race

<sup>1.</sup> National Association for the Advancement of Colored People. Cette association vise à défendre les droits et la justice de la population noire aux États-Unis.

blanche est supérieure à la race noire en tous points. Final.

— Même la forme de leur crâne<sup>2</sup> le prouve, souligna Brook. Ces Noirs se conduisent comme des sauvages, se vautrent dans l'alcool, le sexe et le bruit. Ce n'est pas pour rien que ce sont eux qui ont été nos esclaves, et non l'inverse.

#### Elle soupira:

— Bon, tout ça m'a donné chaud! Vous n'avez pas soif? Je vais demander à Martha de nous monter de l'orangeade.

En pensant à sa domestique, elle ajouta en riant:

Ça lui donnera l'occasion de bouger son gros derrière!

<sup>2.</sup> La phrénologie est une théorie selon laquelle la forme du crâne de l'être humain reflète son caractère. Elle a notamment été utilisée par les chantres du racisme, afin de légitimer une distinction et une classification entre les « races ».



Comme elle ouvrait le réfrigérateur, Molly remarqua que la feuille de calendrier qui y était fixée avait à nouveau disparu. Depuis qu'il n'y avait plus qu'un seul aimant pour le retenir, il n'était pas rare de le retrouver par terre, voire à l'autre bout de la cuisine quand le vent soufflait plus fort qu'à l'accoutumée. Elle inspecta rapidement le sol carrelé. Rien. Il avait dû glisser sous un meuble.

Molly haussa les épaules et se pencha pour attraper la bouteille de lait. Machinalement, elle l'agita devant elle. Il restait à peine de quoi arroser deux flocons d'avoine.

Sur le papier peint à carreaux orange et bruns, l'horloge murale marquait six heures trente. Molly avait encore le temps de faire un saut à l'épicerie.

À la hâte, elle griffonna un mot à l'attention de sa mère et de sa grand-mère, avec qui elle Après quelques secondes suspendues dans le temps, il ajouta:

— Et tu sais ce qu'on leur fait, nous, aux négresses?

Grace avait redouté ce moment depuis le moment où elle avait senti ces bras qui l'emprisonnaient. Ça y est, ça arrivait. C'était à elle que ça arrivait. Elle serait l'une de ces victimes dont on parlerait dans les journaux, de celles qui ne paraissaient exister que dans un monde parallèle. Quand elle vit la main de l'homme défaire le bouton de son pantalon, elle tenta de quitter son corps. Et de s'envoler au-dessus de cette ruelle qui allait faire disparaître à jamais la Grace Anderson qu'elle avait été.

Alors qu'elle avait les yeux fermés, la voix de Sherwood la fit sursauter.

#### - Hey!

Elle ouvrit immédiatement les yeux, ce qui lui fit mal. Le cirage la brûlait. Est-ce qu'elle rêvait? Est-ce qu'il était venu la sauver? Tout son mépris s'envola en une fraction de seconde. Elle ne pensait qu'à la possibilité d'en réchapper. Grace se força à ouvrir encore plus grands les yeux et tourna la tête en direction de la rue.

Tout son espoir retomba. Il n'y avait personne.

 Hey, ça, c'était pas prévu! Laisse-la, c'est bon.

Le sang de Grace se glaça. La voix de Sherwood ne venait pas de la rue. Mais de derrière le masque de l'un de ses agresseurs, celui qui n'avait pas encore parlé.

La voix répéta:

— Laisse-la, elle a eu son compte.

Pas de doute. C'était bien lui. Le Sherwood, qui, il y a quelques mois de cela, l'idolâtrait comme une petite déesse.

- Tu rigoles? Maintenant qu'elle est là...

Sherwood se mit à crier:

— Putain, mais laisse-la, je te dis!

Le corps de Grace était parcouru de soubresauts violents, qu'elle ne pouvait plus contrôler. Son sort semblait suspendu entre les deux hommes. Elle chercha à croiser les yeux de Sherwood. Il ne pouvait pas laisser faire *ça*.

Plus tard, une quatrième voix se mit à résonner:

— Putain, qu'est-ce qui se passe ici? Robby, va appeler les flics!

Tous se retournèrent en même temps.

Grace reconnut Robert Dunaway, un étudiant de dernière année. À côté de lui, celui qui avait parlé, un autre étudiant qu'elle ne connaissait pas. Sherwood et ses complices détalèrent dans la ruelle.

Robert Dunaway ôta le Scotch de la bouche de Grace, qui vomit à ses pieds.



Planté sur l'estrade de la classe, le principal Thomson était grave:

 Hier soir, votre camarade Grace Anderson a été agressée à quelques pas du lycée.

Molly sentit son cœur se soulever. Elle tourna la tête vers le bureau vide où s'asseyait habituellement la jeune fille et eut envie de hurler. Grace Anderson. Agressée. L'une des rares Blanches à oser lui parler. La seule qui lui avait déjà souri. Cela ne pouvait pas être un simple hasard. On avait voulu le lui faire payer.

Dans la classe, les étudiants étaient stupéfaits. Judy Griffin explosa en sanglots bruyants. Dorothy Mitchell fixait le principal, la bouche à demi ouverte, visiblement secouée. À côté d'elle, Brook Sanders battait frénétiquement des paupières. Sa peau avait pris une teinte légèrement grisâtre.

Après quelques minutes de confusion, Molly leva la main. Pour une fois, personne ne l'insulta. La jeune fille ne put décider s'il s'agissait de décence ou tout simplement de distraction de la part des autres étudiants.

Ms Olson fit un petit signe de tête à Molly, l'autorisant à parler. Cette dernière s'adressa au principal:

- Est-ce qu'elle va bien?
- Oui, elle n'a pas été blessée sérieusement.
   Mais ne vous attendez pas à la revoir avant la fin de l'année.
- A-t-on retrouvé les coupables? demanda
   Anton.

Thomson secoua la tête:

 Pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus. Une enquête est ouverte. Les parents de Grace ont porté plainte.

Une heure plus tard, la nouvelle s'était répandue dans tout le lycée. La popularité de Grace était telle que tout le monde ne parlait que de cela, dans un mélange d'horreur et d'excitation.

En l'absence d'information supplémentaire sur les conditions de l'agression, la rumeur allait bon train. Molly entendit dire que Grace avait été violée par trois hommes noirs, désireux de venger les humiliations subies par leurs pairs, au Lycée central. Pourquoi elle? Le hasard.

Conrad Bishop fit remarquer, acide:

— Bien entendu, dès qu'un truc du genre se produit, ça ne peut qu'être de la faute de ces primates de Noirs.

Thelma hocha la tête:

— J'espère franchement qu'il ne s'agit que d'une rumeur. Si les faits sont avérés, c'est notre dernier jour au lycée. Conrad, tu peux dire adieu à ton diplôme!

Molly ne dit rien. Elle pensait à Vince. Bien entendu, jamais il n'aurait pu commettre une chose pareille. Mais la violence et l'agressivité qui l'animaient lui firent songer qu'en effet un Noir aurait pu passer à l'acte. La stupidité était la chose la mieux partagée au monde.

Aux alentours de onze heures, la police pénétra dans l'enceinte de l'établissement. En silence, les étudiants s'écartèrent pour laisser passer les officiers. Quelques filles se trouvèrent mal.

Les forces de l'ordre quittèrent le lycée une demi-heure plus tard, encadrant la seule personne qui avait formellement été identifiée par la victime. Sherwood Sanders, menotté et visage fermé, se laissa mener tant bien que mal dans la fourgonnette des policiers.

Chère Grace.

Je ne sais pas si je te reverrai un jour, alors je t'écris ces quelques lignes. J'espère qu'en voyant que la lettre vient de moi tu ne la jetteras pas.

Je ne peux pas m'empêcher de me sentir coupable de ce qui est arrivé. Je me dis que si je n'étais pas venue te remercier, ce jour-là, tu ne m'aurais peut-être jamais reparlé par la suite. À l'heure où tu lis ces lignes, tu serais en train de réviser pour les examens de fin d'année.

Je sais bien que ces mots n'effaceront pas ce que tu as vécu, mais je tenais à te dire à quel point j'ai été heureuse de croiser ton chemin. Tu as été, je crois, la seule à me donner l'impression que nous n'avons pas fait tout cela pour rien. J'emporte ce souvenir avec moi. Il est précieux.

J'espère que tu vas aller mieux. Que tu ne nous en voudras pas d'avoir cru en nos chances, d'avoir essayé de faire avancer les choses. D'avoir rêvé d'égalité.

Je me permets de t'embrasser. C'est facile, par papier interposé.

Bon vent à toi.

Molly Costello.

PS: j'espère que cette lettre arrivera à temps. J'ai eu du mal à trouver ton adresse.

Coincée entre les quatre murs du salon, Molly attendait que la retransmission radiophonique commence. Elle enrageait. La cérémonie de remise des diplômes allait commencer, et elle ne pouvait pas y assister. Elle se dirigea brutalement vers la porte d'entrée, qu'elle ouvrit à la volée.

Elle porta son regard au-delà des toitures, en direction du stade Quigley, là où l'événement se déroulerait. Comment la nuit pouvait-elle être aussi normale, aussi silencieuse alors que le moment était si... décisif?

— Vous vous rendez compte! lança-t-elle en revenant au salon. Conrad va être le premier Noir à être diplômé du Lycée central. Et aucun d'entre nous ne sera là pour voir ça! Ses parents ne seront même pas présents!

Molly imaginait Conrad marcher triomphalement sur l'estrade pour venir chercher le précieux papier blanc. Après tout ce qu'ils avaient enduré. C'était tellement fort qu'elle était incapable de mettre des mots sur ce qu'elle ressentait.

Elle lâcha, faute de mieux:

- Franchement, c'est... dégueulasse!
  Sa mère intervint:
- Molly, moi aussi j'aurais rêvé pouvoir aller l'applaudir. Mais, je te l'ai dit et répété, c'est beaucoup

trop dangereux. Tu le sais tout aussi bien que moi, aucun Noir ne pourra y assister. Même les journalistes un tant soit peu foncés devront rester à l'écart.

- Mais...
- Mais rien du tout. La cérémonie est placée sous haute surveillance. Il y a la police, le FBI et l'armée. Et tous leurs efforts seront concentrés sur la protection de Conrad. Vous avez entendu ce qu'ont dit les médias? Il risque sa vie.

Molly savait que sa mère disait vrai. Tous ces moyens très coûteux ne seraient pas déployés si les autorités ne craignaient pas que quelque chose arrive. Surtout que tout laissait à penser que, effectivement, quelque chose se tramait. Un bâton de dynamite avait été retrouvé dans le casier du jeune homme. Il n'était pas allumé, mais le signal était clair.

Qui que soient ses éventuels agresseurs, il ne leur restait plus beaucoup de temps pour agir. Mais ils devraient jouer serré.

Shiri alluma une bougie:

- Allez viens, on va prier pour lui.

À vingt heures quarante-huit minutes précisément, Conrad Bishop fut appelé à venir chercher son diplôme.

Tous les autres étudiants, sans exception, avaient été applaudis à tout rompre, mais, quand Conrad grimpa sur l'estrade, un horrible silence se fit.

Devant le petit poste de radio, dans leur salon, les trois femmes se serraient les mains. Les paupières closes, Shiri priait, la tête en arrière.

 $\ll$  Faites que personne ne lui tire dessus. Laissez-le y arriver.  $\gg$ 

Quelques secondes s'écoulèrent, insupportables. Molly imita sa grand-mère et ferma les yeux, comme si ce simple geste pouvait l'empêcher d'entendre des coups de feu claquer.

Enfin, un autre étudiant fut appelé, et les applaudissements reprirent.

Molly souffla un bon coup. L'instant était si fort. Elle éclata en gros sanglots, où tristesse et joie se mêlaient.

Quand elle eut séché ses larmes, Molly regretta:

- Vous avez entendu? Dans le public, *personne* ne l'a applaudi. Il a dû traverser la scène tout seul, devant tous ces Blancs qui...
- Ce n'est pas grave, coupa Erin. Dans le reste du monde, des milliers de gens l'ont applaudi. Lui et vous tous, pour ce que vous avez fait.

Shiri ajouta:

 On se fiche de qui l'a applaudi ou pas. C'est un diplômé vivant, c'est tout ce qui compte.

Molly chuchota:

- C'est arrivé. On l'a fait.

Sa mère et sa grand-mère l'embrassèrent.

Shiri lui posa la main sur le front, à la manière du pasteur:

— Plus tard, je crois que tu mesureras la force et le courage que tout cela t'a donné.

Molly regarda dans le vide. Ses yeux se posèrent sur le calendrier du frigo, qu'elle avait ramassé un peu plus tôt dans la soirée. Elle ne prendrait pas la peine de le remettre à sa place. L'année scolaire était terminée.

Shiri ajouta, hésitante:

— Peut-être même que tu seras heureuse de l'avoir vécue.

Molly ne répondit pas. Pour l'instant, ce jour lui paraissait très loin.

Elle avait fait face à une violence ahurissante, on lui avait volé son innocence et ses seize ans. Plus rien ne serait jamais comme avant. Heureusement qu'il y avait eu quelques lueurs d'espoirs. Danny, son soldat, sans qui elle n'aurait jamais pu tenir toute une année. Le professeur de sport. Et Grace Anderson, qui lui avait redonné confiance en l'être humain.

Peut-être que ce serait juste une question de temps.

On verrait bien.



Par la fenêtre de la Bentley familiale, Grace regardait le paysage. Ils venaient de dépasser Damascus, petite ville verte et immobile, comme figée dans le temps. À peine y avait-elle aperçu quelques habitants. Une femme à la sortie d'un magasin, les bras chargés de plusieurs sacs de papier brun. Des grappes d'enfants qui couraient dans la cour d'une école. Grace songea aux existences incroyables qu'on se crée à cet âge-là et essaya de se rappeler la dernière fois qu'elle avait joué à s'inventer des vies. Il y avait toujours une dernière fois.

Affalé à côté d'elle, les pieds entravés par des sacs de voyage, Keith était plongé dans un *comic-book* de *Superman*. De temps à autre, il émettait quelques grognements exprimant la surprise ou la satisfaction.

À l'avant, ses parents se taisaient. Grace songea que, comme elle, ils essayaient probablement de saisir au vol l'un des souvenirs qui défilaient.

Elle passa la main dans ses cheveux courts. Voilà déjà pratiquement deux mois que ça s'était produit, mais, chaque fois qu'elle touchait ses cheveux, ses doigts n'en finissaient pas d'être surpris. Elle soupira. Cette fois, c'était bel et bien terminé.

Après son agression, ses parents n'avaient pas hésité. Son père avait demandé sa mutation dans une autre ville. Ils avaient mis la maison en vente, réglé tous les papiers et trouvé une nouvelle place à leur bonne.

Ils étaient partis de Little Rock il y a deux heures et filaient droit vers le nord. Toute la famille déménageait à Cincinnati, Ohio.

La seule chose que Grace regretterait de son ancienne vie, ce serait Minnie. Si sa bonne avait essayé de ne pas pleurer, Grace l'avait fait pour deux. Pourquoi était-ce au moment de quitter certaines personnes que l'on réalisait à quel point on les aimait?

Grace se baissa pour attraper sa sacoche de cuir. Elle la mit sur ses genoux et en sortit la petite boîte que Minnie lui avait remise. « Pour après », avait-elle dit avec son sourire rond. Grace tira

sur le nœud de satin bleu et souleva le couvercle de carton.

Elle esquissa un sourire. C'était une paire de collants.

Un petit mot avait été déposé au fond. « Pour tes sweet sixteen. Minnie. »

En faisant glisser ses doigts sur le Nylon, Grace eut honte. Finalement, elle ne savait pratiquement rien de cette femme qu'elle adorait. Où vivait-elle? À quoi ressemblaient ses enfants? Riait-elle souvent? Elle n'avait jamais vraiment pris la peine de s'y intéresser. Tout comme à Molly Costello et de ces huit autres étudiants noirs dont elle mesurait maintenant l'incroyable courage.

Depuis que ça lui était arrivé, elle était convaincue qu'ils avaient eu raison, et que leur combat était juste. Ce qu'elle avait vécu démontrait justement à quel point la situation était grave. Elle avait été passée à tabac parce qu'elle avait... parlé à des gens qui n'avaient pas la même couleur de peau.

En fait, peut-être qu'elle avait toujours su que ce combat était juste, mais qu'elle n'avait jamais eu l'aplomb de se l'avouer. Elle ne savait plus très bien.

Grace essaya d'imaginer Molly Costello en train de sourire. Elle ne l'avait jamais vue autrement que le visage fermé, de peur qu'une attitude plus ouverte puisse être considérée comme une provocation. À quoi pouvait-elle bien ressembler quand elle riait?

— Putain, c'est bien!

Keith s'était redressé, la tête encore pleine des images de sa BD.

Grace se remit à regarder le paysage défiler.

Ses images à elle, celles d'une Molly Costello qui souriait, lui plaisaient aussi.



#### PAR LA SUITE...

Dans la réalité, seuls huit des neuf étudiants terminèrent leur année. Après l'affaire du chili, Minnijean Brown fut en effet définitivement renvoyée, cette fois pour avoir répondu à des insultes.

À la rentrée suivante, en 1958, l'intégration ne fut pas poursuivie au Lycée central. Conforté par les résultats d'un référendum populaire, le gouverneur Faubus préféra user de ses prérogatives en fermant les quatre lycées publics de la ville, empêchant Noirs comme Blancs de suivre les cours. L'année fut baptisée «the lost year», l'année perdue.

Ce n'est finalement qu'en 1960 que les établissements scolaires rouvrirent leurs portes, sous l'injonction de la Cour suprême des États-Unis. Les étudiants d'origine afro-américaine y furent toujours aussi mal accueillis, subissant moqueries, brimades et brutalités en tous genres.

Pour poursuivre leurs études, les neuf de Little Rock déménagèrent ou s'inscrivirent à des cours par correspondance.

Melba Pattillo s'installa en Californie où elle fut accueillie par George et Caroll McCabe, un couple de Blancs et ses quatre enfants.

Après avoir obtenu son diplôme, elle commença à écrire pour divers journaux et magazines et embrassa la carrière de journaliste dont elle avait rêvé.

En 1999, Melba Pattillo et les huit autres étudiants reçurent « the Congressional Gold Medal », la plus grande distinction qui puisse être remise à un citoyen américain. Seuls trois cents autres personnes la possèdent.

En décembre 2008, ils furent invités par Barack Obama pour assister à son investiture en tant que premier président afro-américain des États-Unis.

Ils sont reconnus comme des acteurs majeurs de la lutte pour le mouvement des droits civiques.

Âgée de soixante et onze ans, Melba Pattillo vit aujourd'hui à San Francisco, où elle enseigne le journalisme.



#### **ANNELISE HEURTIER**

Quand j'étais une fringante ado (sans rides, sans chef et sans enfants!), je partageais mon temps entre les compétitions de gymnastique, le lycée et les bouquins. Je lisais à peu près tout ce qui me tombait sous la main!

Maintenant que je suis une raisonnable maman de trente-quatre ans, je me sens bien trop vieille pour jouer les aventurières sur une poutre... alors, en plus de continuer à lire, je me suis mise à écrire! Et le plus fou, c'est que ça a marché... la preuve, vous venez de terminer un de mes romans.

Prêt à recommencer ?

#### DU MÊME AUTEUR Aux éditions Casterman

#### collection romans

LE CARNET ROUGE Prix littéraire et citoyen de la Ligue de l'Enseignement au Salon du livre jeunesse du pays de Lorient, 2012

LA FILLE AUX CHEVEUX D'ENCRE